

## ENTRETIEN – ANTONIO NEGRI

Actuellement professeur de sciences politiques à Paris VIII, ancien député au Parlement italien et surtout marxiste révolutionnaire, Antonio Negri est l'auteur de nombreux ouvrages parus en français.

Philosophie, Philosophie : Marx au-delà de Marx<sup>1</sup>, *c'est une livre sur les Grundrisse. Les Grundrisse, un texte que vous nous présentez comme une grande synthèse du projet marxien.*

Je ne présente pas les *Grundrisse* comme la synthèse du projet marxien. Je présente les *Grundrisse* plutôt comme le point central du développement de la pensée de Marx. L'élément qui m'a toujours touché dans les *Grundrisse*, c'est l'intérêt du rapport entre le moment théorique et le moment pratique. Les *Grundrisse* sont dans ce sens, le moment – rappelons la crise américaine de 1857<sup>2</sup> – où la théorie commence à toucher le réel, le moment très heureux où la théorie n'est jamais quelque chose en soi, autosuffisant, mais quelque chose qui vit dans l'ouverture vers la pratique. Il est évident que je considère ce problème comme résolu : la théorie c'est toujours un ensemble d'hypothèse qu'on met devant la réalité et c'est seulement dans le rapport pratique avec la réalité que la théorie se vérifie. Il n'y a pas de théorie vraie mais seulement des théories qui peuvent devenir vraies, les *Grundrisse* sont ce passage dans lequel le renversement épistémologique se réalise complètement.

PP. : *Pour beaucoup de marxistes, Le Capital est l'œuvre de maturité de Marx, et les Grundrisse ne seraient qu'une géniale introduction. A l'appui de cette idée, on donne « les plans » que Marx aurait élaboré sur Le Capital pendant qu'il rédigeait les Grundrisse.*

Oui, mais c'est une thèse qui laisse de côté ce qui est justement la valeur centrale des hypothèses développées dans les *Grundrisse*. Si vous prenez les interprètes les plus ouverts, les plus intelligents, de Rosdolsky à Vygotskij<sup>3</sup>, les *Grundrisse* sont considérés comme un formidable laboratoire : un laboratoire où beaucoup de problèmes développés dans *Le Capital* sont déjà présentés<sup>4</sup>, parfois dans des formes plus mûres que dans *Le Capital*. Et d'un autre côté, des problèmes sans solution dans *Le Capital* trouvent leur réponse dans les *Grundrisse*<sup>5</sup>. Pour éclairer la première question,

---

1 *Marx au-delà de Marx* reprend une série de neuf leçons données par A.Negri sur les *Grundrisse* à l'Ecole Normale Supérieure dans les années 77-78. Ce travail, considéré par certains comme une réponse à L.Althusser et au *Capital* – tous les deux étant particulièrement dominants dans le paysage marxiste français de l'époque –, est en fait une œuvre qui répond à une autre culture marxiste que celle d'Althusser. C'est d'autre part une affirmation de l'Italie révolutionnaire des années 70.

2 La crise américaine de 1857 est à l'origine des Cahiers dont se composent les *Grundrisse*. C'est un moment de travail particulièrement intense qui tente d'expliquer la crise et la catastrophe aux dimensions internationale arrivée à l'économie capitaliste. Dans une lettre à Engels (8 décembre 1857) Marx écrit : « Je travaille comme un fou, pendant des nuits entières pour faire le bilan de mes études économiques afin d'en dégager, avant le déluge, ne serait-ce que les éléments de base (*Grundrisse*). » K.Marx, *Principes d'une critique de l'économie politique*, Ecrits II, éd.La Pleiade, pp.173. Pour A.Negri, il y aurait une synthèse très importante dans les *Grundrisse*, celle de la théorie et de la pratique, car la crise n'est telle pour le capital que dans la possibilité de la constitution du parti et du déploiement de la « subjectivité révolutionnaire impliquée dans la crise ». Voir *Marx au-delà de Marx*, p.20-21. Plus loin, nous pourrions aussi lire : « Les *Grundrisse* représentent le sommet de la pensée révolutionnaire marxienne ; avec eux s'opère la coupure théorico-pratique qui fonde le comportement et sa différence tant de l'idéologie que de l'objectivisme. Dans les *Grundrisse*, l'analyse théorique fonde la pratique révolutionnaire ». (idem, p.45).

3 De R.Rosdolsky, on peut trouver en traduction, *La genèse du Capital*, éd.F.Maspero, 1976 et de V.Vygotskij, *Geschichte einer grossen Entdeckung*, Berlin, Die Wirtschaft, 1967.

4 Pour mesurer la valeur des *Grundrisse* aux yeux d'A.Negri telle qu'il l'expose dans *Marx au-delà de Marx*, on citera l'extrait suivant de la page 24 : « Les deux passages théoriques fondamentaux sont les suivants : dans la première partie des *Grundrisse*, la définition de la loi de la valeur dans la forme de la plus-value, c'est-à-dire la première formulation achevée de la loi de la plus-value ; dans la seconde partie, l'extension de la théorie de l'exploitation (la loi de la plus-value) à l'intérieur des mécanismes de la reproduction et de la circulation du capital, et donc la traduction de la loi de l'exploitation en loi de la crise et de la lutte de classe pour le communisme ».

5 La méthode de l'abstraction déterminée et la tendance antagoniste sont certainement les points forts des *Grundrisse*, de

pensons à la thématique de l'argent. Par rapport au deuxième problème, pensons à l'analytique de la subsomption réelle, à la théorie de machines et à celle du « général intellect »<sup>6</sup>. Il y a comme un rapport nietzschéen entre le *Grundrisse* et *Le Capital* : le rapport de Dionysos et Apollon. C'est-à-dire que Dionysos a souvent la capacité de résoudre ce qu'Apollon n'a même pas songé à se poser comme problème. Le rapport avec la praxis, la praxis historique, déterminée, et l'implantation sur ce terrain sont dans les *Grundrisse* si fortes, si puissantes, que les *Grundrisse* constituent des instruments d'analyse critique pour l'économie politique en général. Ils mettent l'accent sur l'élément central de l'agencement révolutionnaire : ils sont destinés à construire l'analyse de la crise du capital, donc la possibilité du procès révolutionnaire. Par contre, *Le Capital* a les avantages et les désavantages d'une œuvre classique : capable de « représenter » magnifiquement un monde, mais une fois ce monde dépassé, le modèle, l'œuvre elle-même est dépassée. L'œuvre d'art a pour ainsi dire vieilli. Mais quand vous prenez le moment de la création en tant que tel, vous avez la possibilité de maintenir toujours ouvert un rapport avec les nouvelles déterminations. Les *Grundrisse* sont ce pont qui est en même temps extrêmement formel et extrêmement pointu dans son rapport au réel. C'est ce niveau de l'abstraction déterminée dans lequel le rapport entre abstraction et détermination est extrêmement tendu, et pour ainsi dire, accompli. De ce point de vue les *Grundrisse* sont une œuvre exceptionnelle. C'est comme chez Michel-Ange où les choses les plus belles parfois sont ces torsos, ces statues non achevées, comme *La Pietà Rondanini*. Et tout ça ne vaut pas seulement pour la substance du raisonnement marxien : il est aussi important parce qu'il nous montre comment la méthodologie, le problème de la conduite de l'analyse consiste à tout moment à développer une capacité d'impact sur la dynamique, sur l'ouverture et la rupture.

Je répète la critique qui était déjà formulée auparavant : *Le Capital* c'est une œuvre parfaite qui bloque la considération du réel. Le capital vu dans *Le Capital* c'est comme quelque chose qui est arrivée au bout de son développement. Il est désormais dans cette phase qui est celle de la grande industrie, de la subsomption réelle. Il y a pour ainsi dire une espèce d'hypothèse de la fin de l'Histoire qui est évidente dans *Le Capital*. Les *Grundrisse* sont avant *Le Capital* mais ils sont en réalité la théorie du mouvement analytique. Le mouvement analytique qui lie au même moment la chaîne des concepts et la chaîne des événements. De ce point de vue, les *Grundrisse* sont un livre révolutionnaire jusqu'au bout. Aujourd'hui les patrons sont peut-être les seuls à être marxien au sens du *Capital* de Marx. Il y a un mois, le *Wall Street Journal* sortait un grand article dans lequel on lisait que l'analyse de Marx sur le capital est extrêmement importante. Mais ce que les capitalistes ne pourront jamais faire, c'est d'être marxien dans le sens des *Grundrisse*.

P.P. : *Le commencement du Capital se fait par la critique de la marchandise. Dans les Grundrisse la critique commence par l'argent. Le « commencement » est-il particulièrement important pour Marx dans son œuvre ? S'il en est ainsi, commencer par la critique de l'argent, c'est d'emblée nous placer dans un projet plus radical ?*

Aujourd'hui, je voudrais nuancer cette thèse. Je m'explique : je suis tout à fait convaincu que

---

la méthode du matérialisme historique et « la recherche des *Grundrisse* en est la première application qui greffe la méthode matérialiste sur une pratique dialectique raffinée ». *Marx au-delà de Marx*, p.34-38. Voir aussi la leçon 3, « La Méthode de la tendance antagoniste », p.83-113.ii. La crise de la loi de valeur.ii. D'autres remarques sur la valeur singulière des *Grundrisse* se trouvent chez Ernest Mandel dans son travail, « Les *Grundrisse* ou la dialectique du temps de travail et du temps libre » in *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, éd.F.Maspero, p.99-114. Cet auteur écrit : « Dans les *Grundrisse*, on trouve une série de remarques de la plus grande importance concernant la propriété foncière, le travail salarié, le commerce extérieur, le marché mondial, qui ne se retrouvent dans aucun des quatre tomes du *Capital*. » Et aussi : « La méthode d'exposition des *Grundrisse* est plus « abstraite », plus déductive que celle du *Capital*, et s'il y a beaucoup moins de matériaux d'illustration, il y a par contre une foule de digressions, surtout de nature historique ou ouvrant des fenêtres sur l'avenir, qui ont été supprimées pour la rédaction finale du *Capital* [...]. Rosdolsky indique à ce propos que la publication des *Grundrisse* a constitué « une véritable révélation », et que cet ouvrage « nous a pour ainsi dire introduit dans le laboratoire économique de Marx, et a révélé toutes les finesses, tous les chemins ondoyants de sa méthodologie ». ». Ce ne sont que quelques remarques parmi beaucoup d'autres.

<sup>6</sup> Voir Maurizio Lazzarato et A.Negri, « Travail immatériel et subjectivité » in *Futur Antérieur*, n°6, éd. de l'Harmattan, été 1991.

transformer la quantité de travail simple en valeur économique, opérer les équations entre travail nécessaire, salaire nécessaire, cadences de travail -plus value, profit, et reconnaître que ce passage est devenu quelque chose d'impossible à opérer d'un point de vue analytique, oblige à reconsidérer le niveau de l'argent qui devient pratiquement le seul sur lequel on puisse reconnaître la valeur et il est évident que le terrain de l'argent est un terrain privilégié. Mais ceci ne signifie pas que le mécanisme analytique marxien, cette partie formidable du début du *Capital*, ouvrant sur la thématique de la marchandise (qui est la définition de la force de travail en tant que marchandise, une définition – non de la loi de la valeur – mais de la loi de la plus-value), ne soit aussi absolument fondamental. Et notre problème ce n'est pas celui de décrire la phénoménologie de l'argent mais celui de restaurer au niveau de l'argent la dynamique de la marchandise, autant celle de l'exploitation que celle de la rupture.

Si dans les années 70, j'étais particulièrement content d'insister sur cet élément nouveau qui représente l'argent pour le poser comme terrain à partir duquel l'exploitation et les rapports de production doivent être considérés, aujourd'hui je pense que la chose est dans la tête de tout le monde. D'autre part, j'ai un peu peur de l'insistance sur ce terrain de l'argent quand, sur celui-ci l'attention scientifique évite de s'appliquer à la thématique de l'exploitation. Je vous donne un petit exemple : à partir de la sortie en France du livre de Simmel *La Philosophie de l'argent*<sup>7</sup>, il semble que tout le monde se soit aperçu d'une chose très banale, c'est-à-dire que l'argent est aujourd'hui l'horizon du monde capitaliste, c'est-à-dire la forme de l'exploitation. Alors, j'ai l'impression que derrière cette exaltation de Simmel, il y a un certain déplacement de l'attention sur la thématique de la monnaie en tant que thématique superstructurale générale – qui, interprétée comme elle l'est aujourd'hui – risque de nous faire perdre ce qui est la démarche fondamentale de la considération de l'argent chez Marx, c'est-à-dire le rapport avec la plus-value.

La question sur le « commencement » : il faut dire certes qu'elle est fondamentale, mais non dans le sens de Heidegger. Chez Marx, le problème du « commencement » est un problème d'exposition, la *Darstellung*. Il est important d'un point de vue didactique. Et quand on sait ce qu'est la didactique chez Marx, un mouvement qui va de la perception du réel, de ses contradictions à la construction de l'organisation révolutionnaire, le problème est très important. Non pas dans un sens théorique mais pratique. Ceci veut dire aujourd'hui que pour tout marxiste le « commencement » ne peut se situer ailleurs que dans le phénomène de l'argent, ce phénomène argent qui s'appelle F.M.I., Réunion des Banques Mondiales, etc., le grand élément, cette espèce de lobby financier communicationnel qui aujourd'hui devient de plus en plus important sur la scène du monde.

P.P. : *Vous nous présentez aussi les Grundrisse comme un texte sur la subjectivité révolutionnaire...*

Ma conviction est que chez Marx il n'y a jamais eu de césure. La continuité du discours marxien, du début jusqu'à sa fin, est absolue. S'il y a césure, comme chez tous les hommes d'action, elle est historique, liée au développement historique. Ce qui est évident c'est que la naissance du mouvement ouvrier, après 48, surtout autour de 1870 détermine chez Marx une véritable conversion pratique de sa pensée. La pensée de Marx s'approfondit de plus en plus en référence aux responsabilités d'organisateur et d'idéologue. Ceci pour une raison fondamentale : le sujet qui « connaît » chez Marx, c'est un sujet collectif. Dans les luttes, le marxisme est toujours un point de vue singulier. Comme on disait avant, un peu pour plaisanter, « les capitalistes peuvent assumer les catégories marxistes pour analyser le développement des valeurs dans l'entreprise... ». Mais évidemment, ceci n'a rien à voir avec le marxisme. Le marxisme c'est le point de vue de la révolution. En tant que marxiste je ne regarde jamais un phénomène économique d'un point de vue économiste. Je regarde toujours les phénomènes du point de vue de leur transformation. La théorie du profit comme la théorie du travail, la théorie de la rente comme la théorie du salaire, ne m'intéressent pas sinon dans le sens où ce sont des théories qui permettent de reconnaître des quantités de contradictions, qu'elles ouvrent à la rupture. Le marxisme donne illustration de la réalité seulement dans la mesure où il permet de renverser cette réalité, quand il indique la possibilité de briser tout équilibre, même de la

---

<sup>7</sup> G. Simmel, *La Philosophie de l'argent*, PUF, 1987.

description. Le marxisme n'a jamais cherché l'équilibre des phénomènes économiques, même pas sous la forme de la planification. Il a toujours cherché à définir les catégories économiques comme catégories qui ne dépassent jamais la contradiction.

Sur la base du marxisme on ne peut pas construire une économie politique, mais seulement la destruction de toute économie politique. Sur la base du marxisme on ne peut jamais construire un Etat sinon sa destruction. C'est le point de vue des *Grundrisse*. Dans *Le Capital* par contre, il y aurait un petit glissement vers la fixation de l'image du développement du *Capital* et aussi un certain point de vue scientifique et positiviste dans l'analyse. Dans les *Grundrisse* c'est autre chose. La phrase de Marx dans les « Thèses sur Feuerbach », « jusqu'ici les philosophes n'ont fait qu'étudier et analyser le monde, maintenant il faut le transformer », n'est pas une affirmation morale mais scientifique. C'est-à-dire, il n'y a pas de concept scientifique qui ne soit pas concept de transformation ; il n'y a pas de science si elle n'est pas une science de la subversion jusqu'au fond. La dialectique chez Marx – et je ne sais pas justement si l'on peut parler de dialectique pour cette raison – n'est jamais une dialectique de sublimation, de dépassement, au sens du particulier vers l'universel, de réintégration... Chez Marx, la dialectique c'est une dialectique à deux termes, jamais à trois. Et si la dialectique est définie pour un troisième terme qui est toujours un terme de sublimation, de dépassement (*Aufhebung*), chez Marx ça n'existe pas ! Chaque catégorie est une catégorie critique dans le sens externe. Et la subversion ce n'est pas un comportement extérieur à la science, c'est un comportement intérieur à la science. Et il peut être un comportement intérieur à la science car le sujet de la science est un sujet collectif, la classe des exploités. Ce qui est absolument fondamental dans la pensée de Marx, c'est que sa définition de la science est la définition du sujet. Il n'existe pas de science sans un rapport entre la capacité à développer la critique de l'objet et cette capacité à le transformer. Ce qui est la véritable expérience révolutionnaire, la véritable praxis.

PP. : *Quand vous dites « Marx au-delà de Marx », que voulez-vous dire exactement ?*

Cela signifie avoir la capacité de transformer la méthodologie marxienne en instrument subversif dans les conditions du développement capitaliste de la société actuelle, des rapports de classes existant aujourd'hui qui ne pouvaient pas être prévus par Marx. Nous vivons aujourd'hui dans des conditions socio-politiques-historiques que Marx ne pouvait pas prévoir., Marx, grâce à une imagination formidable – dans les *Grundrisse* particulièrement –, a construit la figure d'une société où le fonctionnement de la loi de la valeur se montrait misérable, que le temps n'était plus la clé pour définir la valeur. Il a imaginé dans le chapitre 6, livre I du *Capital* (non publié), un processus de subsomption générale de la société, de subsomption réelle dans *Le Capital*. Ces choses sont devenues vraies, nous vivons une réalité capitaliste qui est allée au-delà de l'imagination de Marx. Même si l'imagination de Marx était formidable ! On est allé au-delà ! Marx au-delà de Marx signifie choisir les catégories de la pensée marxienne capables d'interpréter ce qui s'est passé après Marx (et parfois même à cause du marxisme). C'est seulement, par exemple, le mouvement de classe organisé autour de la lutte pour le salaire qui a déterminé, selon moi, le passage à la phase post-industrielle du capital, à la phase dans laquelle l'automatisation de la production industrielle et l'informatisation sociale ont complètement modifié le tissu de l'expression de la loi de la valeur et de l'exploitation. Cela signifie que pour intervenir sur ce terrain aujourd'hui, il faut laisser l'héritage marxiste du siècle passé, cela signifie encore qu'il faut construire d'autres catégories sur la base de cet héritage ; Mais il y a des catégories de la pensée de Marx qu'on peut récupérer totalement. Même en les transformant – comme d'ailleurs l'ont toujours fait les révolutionnaires. On peut se dire marxiste même si la base de l'analyse à partir de laquelle Marx aurait élaboré son joli chou est tombée. Nous ne sommes pas des marxistes orthodoxes. On ne dira pas des choses qui n'existent pas tout simplement parce que Marx les a dites. Je connais beaucoup de marxistes qui continuent à dire que c'est la classe ouvrière qui est au centre du processus révolutionnaire... tout simplement parce que Marx l'a dit. Non, on peut être marxiste même en disant que ce n'est pas vrai ! Même en disant qu'aujourd'hui, c'est le travail médiat et non le travail immédiat, c'est le travail immatériel et non le travail matériel qui sont au centre de l'organisation du

travail<sup>8</sup>, de l'exploitation et donc, de la possibilité de révolution, et que ce n'est pas le travail de la production de marchandises mais plutôt la production des événements qui constitue les éléments fondamentaux sur lesquels l'analyse doit être développée, et on peut être marxiste sur ce terrain. Un marxisme totalement renouvelé, un marxisme nouveau, un marxisme enfin communiste et non socialiste.

P.P. : *En prison vous avez écrit Spinoza ou l'Anomalie sauvage. Pourriez-vous nous dire comment ce texte est né ? Pourquoi en prison s'intéresser à Spinoza ?*

Moi, j'ai toujours travaillé sur Spinoza. Ses œuvres sont mes textes de chevet. Pourquoi ? Vous savez bien qu'être emprisonné pendant une certaine période, être contraint, empêché de faire de la politique, être mis dans une situation où la seule politique à faire, c'était de me défendre et défendre le mouvement, dans des conditions très dures (l'incarcération, la répression en général, l'impossibilité d'avoir un rapport avec l'extérieur), est une situation très difficile<sup>9</sup>. Situation évidemment pas exclusivement personnelle, mais situation générale où l'on comprenait que le développement de la lutte menée pendant les vingt années précédentes était définitivement cassé. Il y avait la nécessité de comprendre et la question fondamentale était : bon, tout ça, ce qu'on a fait, a-t-il été inutile ? Cette défaite qui a eu lieu, restaurait-elle le monde tel qu'il était avant ? La question générale était de mesurer la pause du mouvement révolutionnaire, pause qui était évidente pour tout le monde dans la deuxième moitié des années 70.

Pourquoi revenir à Spinoza ? Pour répondre à ce problème...Je suis d'accord convaincu d'avoir un peu raison. Je suis convaincu que chez Spinoza il y a une conception de l'Être très solide, pré-marxiste, tout à fait classique. Une conception de l'Être qui vous enseigne comment les processus de constitution sont irréversibles. La formidable idée de Spinoza c'est que l'Être est toujours à construire. L'Être est justement le produit de la puissance de tous les hommes et cette puissance a un ordre en soi : l'ordre de la *multitudo*. C'est-à-dire que l'association de puissances, le désir d'être ensemble des puissances, tout ça, construit des passions et de véritables réseaux qui deviennent des puissances plus grandes. L'Être se développe dans un ordre progressif. Chez Spinoza un mécanisme matérialiste des pulsions se transforme en un mécanisme d'agrégation des appétits. Ensuite, ces appétits – une fois ensemble – deviennent de véritables *cupiditas-cupiditates*. Et cette passion – *cupiditates* – devient amour. Cette construction est au même moment expansion. Chaque fois il y a des formes de communauté plus larges qui se constituent : l'individu est déjà communauté. Mais le bien, la définition positive de l'Être est justement ce développement de la puissance vers la communauté : le développement de l'appétit vers le désir, vers l'amour. Et quand vous vous trouvez en prison, quand vous avez perdu votre bataille, bataille que vous savez être juste, une philosophie comme celle de Spinoza n'est pas une simple consolation. Puisque Spinoza ne vous dit pas que vous avez eu raison et qu dans une vie prochaine vous aurez une prime. Non, il dit absolument le contraire ! Il dit, peut-être avez-vous eu raison si vous avez créé plus de communauté, si vous avez créé plus d'amour. Et si vous avez fait ça vous avez fait l'Être, quelque chose d'irréversible, quelque chose qui vit toujours dans cette vie nouvelle. Peut-être aujourd'hui y a-t-il une série de puissances hétéronomes qui bloquent ce processus, mais demain vous trouverez ce terrain à nouveau ouvert, et les puissances recommenceront à se développer.

PP. : *Quelle importance a le passé chez Spinoza ?*

Chez Spinoza, il y a le regard vers le passé, notamment dans le *Traité Théologico-politique*. L'histoire de l'humanité est construite comme une histoire dans laquelle les voies de la peur, de la superstition, des puissances qui viennent de la puissance hétéronome sont écartées de plus en plus. Et cela fait partie de mon marxisme. Mon marxisme est un marxisme né de la conscience que le

---

<sup>8</sup> Sur ce point particulier intéressant, voir M.Lazzarato et A.Negri, « Travail immatériel et subjectivité » in *Futur Antérieur*, n°6, art.cit.

<sup>9</sup> A.Negri a écrit un beau livre sur cette période lutte très difficile en Italie : *Route et noir*, Hachette, 1985.

prolétariat gagne lorsqu'il est plus puissant, c'est-à-dire que le travail, le travail associé, est la véritable dignité de l'Être. Je n'ai pas une conception sociologique du communisme. J'ai une conception totalement ontologique. Ceci veut dire par exemple que je n'ai pas de haine pour les patrons, je les considère plutôt comme une classe parasitaire. Ce n'est pas de la haine que je ressens, mais du mépris. Mon sentiment de la révolution c'est aussi un sentiment d'hygiène : éliminer les choses sales autour de nous. De ce point de vue, c'est bien vrai que le rapport Machiavel-Spinoza-Marx est un rapport sérieux : que le prolétariat comme *multitudo* et comme puissance révolutionnaire de l'histoire construit la puissance collective, c'est vraiment quelque chose qu'on peut interpréter dans le sens de Spinoza. Comme la puissance du travail associé et du travail intellectuel qui déterminent tout ce qui est nouveau : la reproduction du monde. Les gens qui travaillent en étant exploités sont ceux qui font le monde. Ils sont la véritable puissance : ontologiquement, le communisme est déjà là. Nietzsche aussi, on peut le trouver sur ce socle.

P.P. : *Et Nietzsche avec son idée de l'éternel retour ?*

Ce n'est pas son idée de l'éternel retour. C'est son idée du surhomme. Cette idée du bonheur qui ne vient pas de la misère mais de la richesse. Cette idée du communisme qui n'est pas un communisme des pauvres, mais un communisme des riches. Le communisme de ceux qui ont le pouvoir, qui l'ont pris, qui ont cette dignité puisqu'ils l'ont pris parce qu'ils ont le pouvoir destiné à la production, ils ont le pouvoir parce qu'ils sont la puissance.

P.P. : *Aujourd'hui, le « socialisme réel » s'effondre. Certains disent que ce qui disparaît c'est le monde des utopies messianiques. En établissant la trinitaire socialisme réel-marxisme-utopie messianique, évidemment tout un monde paraît s'effondrer. Pour vous, le marxisme serait-il une utopie messianique qui disparaît en même temps que le socialisme réel ?*

Ecoutez, le socialisme réel a très peu à voir avec le marxisme et peut-être même avec l'utopie. Le socialisme réel était – au moins à partir des années trente – un essai de construction du capitalisme dans des pays sous-développés avec une accélération et une capacité de mobilisation qui était impossible dans les pays capitalistes. Le socialisme réel était la dictature pour la construction d'un développement capitalisme, pour rejoindre le monde capitaliste. C'était une espèce de *match* incroyable joué par une partie du monde sous-développé et un défi posé au monde développé. Le socialisme réel était un essai de construction de la modernité par une mobilisation générale et révolutionnaire. Le socialisme réel est tombé sous l'exaspération de la contradiction de ce projet Mais je ne veux pas rentrer dans le jugement historique sur le socialisme réel. Ce n'est pas mon métier. Je ne fais que donner des opinions secondaires, mais la seule chose certaine est que le marxisme n'a rien à faire avec tout ça. Et les utopies messianiques, je les laisse pour les miséreux ou pauvres d'esprit, tous ceux qui ont besoin d'utopie. Moi, je n'ai pas besoin d'utopie parce que justement je suis spinoziste.

P.P. : *Comment expliquez-vous cette véritable « catastrophe », cette auto-destruction du bloc soviétique qui, encore hier, était inimaginable ?*

Qui dit qu'elle était inimaginable ? Quand j'ai commencé mon travail politique à la fin des années 50, notre hypothèse de travail était la fin de Yalta, la crise du socialisme réel exactement comme la crise du capitalisme. Je dois dire qu'on a vu la crise du capitalisme avant la crise du socialisme réel. On a vu la crise du capital dans les années 60. Il ne faut pas oublier que cette société capitaliste est dans une crise très profonde. Il ne faut pas oublier que la marge de manœuvre du capitalisme mondial est une marge de manœuvre très limitée. Il ne faut pas oublier que le système capitaliste vit sur la précarité, une précarité énorme. Il ne faut pas oublier la situation des Etats-Unis aujourd'hui. Quand on dit que la guerre froide a été gagnée par les Etats-Unis, on dit une énorme bêtise, personne n'a gagné ! Dans ce processus, ils se sont cassés tous les deux la figure dans la course aux armements ! Aujourd'hui la puissance américaine est sensiblement moins importante que ce

qu'elle était avant l'effondrement du monde soviétique, dans le sens où la surdétermination militaire et atomique vivait de cette paradoxale adversité.

Mais personne n'avait prévu l'effondrement sous cette forme. Ce qui est vrai dans cet effondrement, la chose formidable, c'est la libération de classes subalternes, la révolution venue d'en bas. Personne ne l'avait prévue pour une seule raison : personne n'était assez marxiste pour comprendre que seulement des mécanismes décrits par Marx, décrits par le socialisme révolutionnaire, pouvaient mettre en crise le socialisme réel. Personne n'était assez révolutionnaire pour comprendre que ce mécanisme était en acte. Evidemment je ne dis pas que ce qui s'est passé après – ce qui se passe actuellement –, la renaissance nationaliste, religieuse, soit révolutionnaire. Aujourd'hui la situation est extraordinairement vague. Elle dépend des possibilités à déterminer, des pôles d'agrégation subjectivement révolutionnaire, suffisamment conscients...

Mais je pense que cette crise sera courte. Et justement parce que je suis spinoziste, je pense que rien de ce qui s'est passé, de ce qui était bon, peut être détruit. Je pense qu'il est impossible que les hommes reviennent à une situation comme celle de la première moitié du XXème siècle, après avoir savouré certains bénéfices de l'Etat Providence, soit dans le socialisme réel ou dans le capitalisme développé. Mais je ne voudrais pas vous dire s'il y avait du bon ou du mauvais dans le socialisme réel. Comme je vous l'ai déjà dit, le socialisme réel n'était rien de plus qu'un essai – à l'aide d'une idéologie qui n'a jamais réussi à être une utopie messianique, pour certains peuples, de devenir capitalistes. En réalité, c'était la construction d'une bureaucratie et la reproduction des classes jusqu'au fond. La vieille thèse trotskiste que malgré tout il s'agissait d'un état ouvrier, c'est une thèse qui vaut au maximum jusqu'à Khrouchtchev, maximum ! Ce n'est vraiment qu'un chapitre. A partir des années soixante on trouve une société systémique, fonctionnaliste et capitaliste dans le pire sens du terme !

PP. : *Et le marxisme dans cette histoire ?*

Vous n'avez jamais lu les textes du marxisme léninisme soviétique ? Vous n'avez jamais lu les textes du Diamat ? Mais, c'est des ordures ! Ce sont des choses inimaginables ! Les textes de l'église orthodoxe russe, d'un point de vue scientifique, sont plus satisfaisants ! Vous n'avez jamais lu ou entendu parler de Jdanof ? Allez le lire et faites-vous une idée de ce qu'est le socialisme réel ! Je ne comprends pas cette nostalgie absurde qu'il y a dans certains groupes de la Gauche. Moi, j'ai bu du champagne quand le Mur de Berlin est tombé, mais pas quand le drapeau rouge a été enlevé de la place Rouge tout simplement parce que je n'en avais pas ! Vous savez, le drapeau rouge il fallait l'enlever. Il était saisi par ces gens.

PP. : *Dans les sociétés industrielles avancées, le capital semble, sans trop de difficultés, affirmer son commandement sur le travail. Que reste-t-il du travail comme subversion ? Parler de la nature du travail salarié aujourd'hui, c'est parler de qui et de quoi en premier lieu ?*

Je ne suis pas d'accord avec votre supposition. Je suis convaincu que le capital anticipe, qu'il y a des situations de la lutte des classes où il anticipe les procès en train de se développer. C'est-à-dire que le capital aujourd'hui, après la défaite qu'il a imposée – non au mouvement socialiste en tant que tel – mais au mouvement réel des travailleurs, donne une réponse anticipée par le mouvement de lutte. On a vu dans les années 60-70 la classe ouvrière anticiper le processus de développement capitaliste. Et il y a eu un moment pendant lequel le capital a réussi à casser ce processus de révolution, de lutte. Aujourd'hui le capital a l'initiative. Mais quand on passe à un post-fordisme, à une phase post-industrielle, à une post-modernité, enfin à tout ce qui relève de l'organisation du travail, de la consommation, de la reproduction de la vie, de l'habitat<sup>10</sup>, etc., à l'intérieur de ce processus énorme que le capital est en train de gérer aujourd'hui, une révolution passive est en cours. Ce que Gramsci appelle révolution passive. Quand Gramsci parlait de révolution passive, il parlait de ce qui se passait sous le fascisme en Italie. Il voulait dire qu'à l'intérieur du fascisme, sous le système totalitaire, il y

---

10 Cf. A.Negri, « Penser à l'Envers » in *Futur Antérieur*, n°6, éd. de l'Harmattan, 1990.

avait eu une véritable constitution de la classe ouvrière italienne en tant que sujet moderne. Avant il n'y avait eu que des anticipations. La constitution de la classe ouvrière comme capable d'intégrer les pays du Sud c'est une chose qui s'est passée sous le fascisme. Ce processus est une révolution passive, un de ces processus qu'on connaît très bien dans le marxisme révolutionnaire. Processus qui nous montre bien que devant une poussée révolutionnaire de la classe qui s'est déterminée dans la première après-guerre, le capital a été obligé d'endurcir son commandement pour opérer une transformation dans la structure générale de la société. Mais dans cette transformation que le capital faisait (la constitution d'un marché national, d'une industrie nationale, comme en Italie, par exemple), la classe ouvrière s'épanouissait. Aujourd'hui on est en train de voir le même phénomène : il y a eu une grande offensive ouvrière et étudiante qui s'est développée dans les années 60-70 à travers toute l'Europe Occidentale la plus industrialisée et ce développement extrêmement fort a obligé le capital à passer à une forme supérieure d'organisation sociale, d'organisation de la production, de la consommation. On est passé de l'époque tayloriste au post-taylorisme, du post-fordisme à l'âge de la communication ; du keynesisme au systémisme monétaire dans le contrôle économique. On est passé d'une phase à une autre, qui a déterminé une intégration sociale extrêmement plus large, une diffusion de la production à toute la société, une intégration et une expansion à toute la société. Bon, c'est sur ce terrain qu'aujourd'hui les nouveaux sujets sont en train de se former<sup>11</sup>. C'est une révolution passive extrêmement puissante. Extrêmement puissante – extrêmement puissante et c'est ça qui est formidable –, et importante, qu'il faut regarder avec beaucoup de confiance. Les passages historiques sont toujours les moments dans lesquels ce processus de la révolution passive, objective, devient subjectivité consciente. Ce sont des processus toujours difficiles à définir. C'est, comme dit Deleuze, le passage du concept à l'événement qui est quelque chose de miraculeux ; on ne sait jamais, mais il est là, toutes les conditions sont données.

PP. : *Devons-nous penser comme Sorel, que la révolution est une délivrance, qu'elle arrive comme délivrance ?*

Vous savez, Lénine ne disait pas autre chose. Seulement à la différence de Sorel – auteur sympathique mais provincial – Lénine disait qu'il faut s'organiser pour être capable, pour être prêt quand ce moment – celui où le concept et l'événement sont unis – arrive . Mais, comment s'organiser ? La question est difficile et comme toujours les procès d'organisation ne sont pas des procès qui se posent au-delà de la science marxienne, d'un point de vue marxien. Comme on le disait tout au début de notre conversation, si chaque concept de la science est un concept subversif, c'est-à-dire en contradiction et non en équilibre avec le réel, si le sujet de la science est un sujet collectif, alors le problème de l'organisation, quel est-il ? C'est lier la constitution de ce sujet à l'identification du caractère contradictoire du concept. Et l'événement doit se trouver quelque part, où ce sujet est. On n'est pas dans les mathématiques, et le rapport entre le concept et l'événement, est surtout catastrophique comme la constitution de l'organisation.

*Entretien et notes par J.Miguel Galaz.*

---

11 Cf. A.Negri, « De la transition au pouvoir constituant » in *Futur Antérieur*, n°2, éd. de l'Harmattan, 1990.